

La violence et la croix : Jésus face à la violence *Une conférence donnée à Compiègne, le 5 février 2011*

I. Introduction

La question, ou plutôt le problème de la violence n'a rien de nouveau. La violence est omniprésente dans les manuels d'histoire. Aujourd'hui encore, elle est omniprésente aux informations, parce qu'elle est omniprésente dans notre société. Nous ne pouvons faire abstraction de la violence.

Pourtant, ceci va peut-être vous paraître très étrange, mais j'avoue n'avoir jamais été vraiment, personnellement, confronté à la violence, et ce jusque récemment. Oui, j'ai bien vécu quelques bagarres dans la cour d'école, j'ai eu quelques pensées cruelles et j'ai été témoin de paroles grossières émanant de la bouche d'interlocuteurs en colère, et parfois aussi de la mienne. J'ai toujours su, bien sûr, que la violence existait – je la voyais à la télé, par exemple. J'ai toujours su aussi que j'étais moi-même capable de certaines violences. Mais jusque récemment, je ne l'avais jamais réellement expérimentée de plein fouet. Et puisque la violence n'était pas quelque chose qui me concernait personnellement, ce n'était pas non plus pour moi (à tort, c'est certain) un sujet de réflexion particulier. Ce n'est donc que depuis quelques mois que je m'y intéresse vraiment, que je suis obligé de laisser cette question imprégner mes pensées et mes recherches. En effet, une certaine forme de violence psychologique a récemment fait apparition dans ma vie, à travers la violence subie par une de mes proches, et j'avoue qu'une bonne partie de ce que je vais dire ce soir est teintée, pensée, réfléchi à travers le prisme de cette violence bien réelle, douloureuse et inacceptable. Ce n'est pas moi qui ai dû subir cette violence au quotidien, et pourtant, elle m'a profondément impactée. Elle m'a fait mal comme jamais la violence ne l'avait fait.

Mon cas, bien évidemment, n'a rien d'extraordinaire. J'ai été protégé pendant très longtemps, et me voilà aujourd'hui confronté à un problème nouveau pour moi, mais un problème qui, tragiquement, n'a rien d'exceptionnel. Je ne sais pas si, ce soir, vous vous trouvez dans un cas similaire au mien. Peut-être êtes-vous, dans vos vies personnelles, confrontés à une forme de violence. Peut-être avez-vous toujours connu la violence. Peut-être avez-vous grandi avec. Peut-être l'avez-vous vous-même infligée, et ainsi devez vivre avec un sentiment de culpabilité et de honte dont vous ne pouvez vous séparer. Ou peut-être êtes-vous tout particulièrement sensibles, choqués par des événements récents, évoqués dans les médias. La mort de Laetitia, brutalement assassinée et retrouvée déchiquetée dans un étang. Les émeutes et les affrontements en Égypte, un pays au bord du chaos. Les guerres qui font rages depuis plusieurs années en Irak et en Afghanistan, avec leur lot de morts quotidiennes. Les chiffres sur les violences conjugales, qui font froid dans le dos. Etc.

Je ne connais pas votre vécu ou votre état d'esprit ce soir, je ne connais pas votre relation à la violence ou l'importance qu'a ce sujet dans vos vies. Mais je voudrais dire, et c'est la *première remarque*, que ce sont bien ces violences-là, des violences spécifiques et réelles, qui seront au cœur de mes réflexions ce soir. Je le dis parce que je ne vais pas toujours illustrer mon propos par des exemples, mais loin de moi l'idée de traiter notre sujet, « la violence », simplement comme une nébuleuse théorique, théologique dans le mauvais sens du terme. Non, quand je parle de la question de la violence, c'est de violences tout à fait concrètes dont je parle. Ma *deuxième remarque*, c'est que je suis chrétien, et que c'est en tant que chrétien que je vais, ce soir, penser la question de Jésus et de la violence. En chrétien, je me suis naturellement tourné vers la Bible dans ma quête de perspectives sur ce sujet. J'ai cherché à

voir comment celle-ci, et en particulier le paroxysme de l'histoire biblique – la croix –, pouvaient m'éclairer dans cette quête. C'est donc une recherche et une lecture de foi que j'ai entreprise et dont j'aimerais vous faire partager le fruit ce soir.

II. Le désir de Dieu et la violence d'Israël

Justement, si la lecture de la Bible nous apprend quelque chose sur le sujet, c'est que le monde que Dieu a créé n'a pas toujours été ainsi : empreint de violence. Non, le monde et ce qui le remplit, Dieu l'avait créé bon, très bon même. C'était un monde où toutes choses vivaient en harmonie les unes avec les autres, et avec Dieu. Mais très tôt dans le récit biblique, une cassure est apparue. L'homme et la femme ont cru bon de vouloir vivre leur vie indépendamment de Dieu, ils se sont détournés, rebellés contre leur créateur et ce que celui-ci désirait pour eux (c'est ce que les théologiens appellent « la Chute »). Or, le récit de la Genèse fait coïncider cette rébellion originelle avec l'apparition de la violence dans le monde. C'est la violence qui est venue remplacer l'harmonie, l'intimité entre l'humanité et son Dieu. Juste après cette rébellion initiale, d'ailleurs, Adam accuse injustement son épouse, Ève, d'être responsable de la Chute. Caïn, ne supportant pas que l'offrande de son frère soit agréée par Dieu, l'assassine. Et tout s'est accéléré à partir de là, si bien que Dieu, dès Genèse 7, regretta d'avoir fait les humains et fut affligé par la violence qui se répandait sur la terre (7.6, 13). Ainsi, nous voyons que la violence est une aberration dans la création de Dieu, mais aussi que Dieu ne la supporte pas. La violence est une déformation de sa bonne création. Elle témoigne de la cassure entre Dieu et l'humanité. Et en cela, elle l'attriste profondément.

Alors, qu'a fait Dieu ? Il s'est choisi un peuple, Israël. Oui, cela peut paraître surprenant, mais le récit biblique montre bien que c'est à travers ce peuple que Dieu a voulu « régler » le problème du mal, du péché et de la violence dans le monde. Dieu, en choisissant Israël, a mis un plan en mouvement : Israël serait *la réponse divine au problème de la violence*. Israël serait ce peuple, racheté et aimé de Dieu, qui serait une bénédiction pour toutes les nations avoisinantes. Israël serait le moyen par lequel Dieu pourrait être réconcilié avec l'humanité. Alors comment, dans la pratique, cela fonctionnait-il ? Le peuple, à travers son obéissance à la Loi (la Torah) pensait être cet instrument de réconciliation entre Dieu et l'humanité. En effet, pour Israël, la Torah reflétait la volonté de Dieu pour son peuple, mais aussi son désir de secourir et de faire grâce à toute sa création. Pour les Juifs, obéir à la Loi ne devait pas être une fin en soi, mais un moyen. L'obéissance devait montrer aux nations avoisinantes que ce peuple était différent parce qu'il était un peuple racheté, réconcilié avec Dieu. En cela, il faisait office de prêtre, *d'enseignant* pour les nations, de modèle, de *lumière* démontrant le souci, l'amour de Dieu pour les nations, et son désir intense d'être réconcilié avec elles.

Alors, bien évidemment, tout n'est pas si simple. Si ce peuple était effectivement l'instrument choisi par Dieu pour être une lumière dans un monde de ténèbres, le fait est que, toujours selon la Bible, Israël n'a pas été une lumière très brillante. Israël était lui-même un peuple rebelle, pécheur, violent, si bien que nous nous retrouvons face à un paradoxe, que la Bible n'élude absolument pas : *Ce peuple que Dieu s'était choisi pour régler le problème du mal et de la violence dans sa création faisait lui-même parti du problème, y contribuant encore et toujours*. Ceci est apparent dans le système sacrificiel du peuple d'Israël. Ce système était très complexe, bien sûr, mais il me semble, à moi et à d'autres¹, qu'une des raisons d'être de ce système était justement de montrer la violence présente, voire inhérente au monde et au peuple d'Israël en particulier. En sacrifiant un animal le peuple mettait en scène sa propre violence sur une victime dont il se débarrassait ensuite. À travers ce geste

¹ E.g. F. de Coninck, *Agir, travailler, militer. Une théologie de l'action*, Coll. Perspectives Anabaptistes (Cléon d'Andran, Excelsis, 2006), p. 414-15.

hautement symbolique, le peuple voulait reconnaître sa propre violence en la théâtralisant. En cela, il montrait que oui, la violence était bien présente dans la société, mais que le peuple désirait non seulement la limiter, mais aussi l'expulser hors de lui et trouver grâce aux yeux de Dieu. Mais voilà, malgré ce désir légitime, ce peuple n'y arrivait pas. Plus encore, il prenait le sacrifice comme une excuse pour perpétuer la violence en son sein. Dans l'Ancien Testament, les prophètes n'auront donc cessé d'adresser des critiques à l'égard d'Israël, tout simplement parce que malgré les sacrifices, la violence continuait de déborder dans la vie sociale. Écoutez par exemple ce passage au tout début du prophète Ésaïe :

¹¹Qu'ai-je affaire de la multitude de vos sacrifices ? dit l'Éternel. Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des veaux. Je ne prends pas plaisir au sang des taureaux, des brebis et des boucs. [...] ¹⁵Quand vous étendez vos mains, je détourne de vous mes yeux. Quand vous multipliez les prières, je n'écoute pas : vos mains sont pleines de sang. ¹⁶Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la méchanceté de vos actions. Cessez de faire le mal. ¹⁷Apprenez à faire le bien, recherchez la justice, protégez l'opprimé. Faites droit à l'orphelin, défendez la veuve.

Que fait ici Ésaïe ? Il dénonce tout simplement la violence sociale qui persiste malgré les sacrifices. Le peuple pensait avoir fait tout ce qu'il fallait en sacrifiant des animaux, mais Dieu ne pouvait se satisfaire de sacrifices si, par ailleurs, la violence persistait en Israël.

Alors voilà. Israël, l'instrument choisi par Dieu pour régler le problème de la violence dans le monde ne faisait, finalement, que contribuer au problème. Le moyen utilisé par Dieu pour apporter la paix était incapable de canaliser et d'éradiquer sa propre violence. Comment ce peuple pourrait-il donc être utilisé pour la paix pleine et entière dans la création ? L'intrigue de la Bible tout entière est là : Dieu parviendra-t-il à régler le problème du mal, du péché et de la violence, et à porter à bien son projet de paix pour la création ?

III. La violence au temps de Jésus

Cette question demeure d'actualité dans les Évangiles, à l'époque de Jésus. En effet, à cette époque, la violence – qu'elle soit politique, sociale, conjugale, physique ou psychologique – était plus que jamais présente en Palestine. Les exemples de violences dans les évangiles sont légion. Pensez par exemple à la mise à mort de Jean-Baptiste, décapité parce qu'il dérangeait. Pensez à ces groupes aussi politiques que religieux (les Pharisiens, les Saducéens) qui se bataillaient entre eux pour exercer leur petit pouvoir sur le peuple. Pensez à l'occupant Romains, qui régnait sur la Palestine avec une main de fer, et dont la punition préférée pour les hors-la-loi était la crucifixion, rien que ça. Pensez au mouvement zélate, qui ne rêvait que d'une chose : livrer bataille contre l'occupant romain et monter une révolte militaire contre lui. Ce mouvement pensait pouvoir éradiquer la violence de Rome, du système impérial, par la violence, ce qui, bien sûr, était voué à l'échec.

Mais d'autres types de violences existaient à l'époque de Jésus. Je pense notamment à la violence sociale et religieuse. Pour les Israélites, les personnes dites « impures », comme les lépreux, étaient à peine considérées comme des êtres humains. Elles étaient intouchables, ostracisées. Personnes ne pouvaient rentrer en contact avec elles sous peine de devenir elles-mêmes impures. Alors, on évitait même de leur parler ou de les regarder. Elles faisaient hontes, et de toute façon, cela ne faisait aucun doute à l'époque : leur impureté était due à leur péché ! Pensez aussi à ce système socioéconomique où les plus pauvres, les veuves, les orphelins, les étrangers ou les handicapés étaient tout simplement opprimés, laissés à leur triste sort. Rien, dans celle-ci, ne leur permettait de s'en sortir. Et puis les pécheurs, ah les pécheurs. Les prostitués, les adultères, les péagers (collecteurs d'impôts), les hérétiques

comme les Samaritains. Tous, on les haïssait. Ils n'étaient pas dignes de vivre, et encore moins de vivre en terre promise. Et on était parfois prêt à les lapider pour se donner bonne conscience.

Vous voyez, la violence et l'injustice tant dénoncées par les prophètes de l'Ancien Testament, n'avaient pas cessé au premier siècle en Palestine, loin de là. Certains disent même que ces violences s'étaient tout simplement accrues, arrivant à leur paroxysme à ce moment-là de l'histoire d'Israël. Plus que jamais, la solution divine (le peuple d'Israël) faisait partie du problème. Embourbé dans sa propre violence, dans ses propres jeux de pouvoir, dans ses propres légitimations de la violence, le peuple de Dieu ne pouvait pas être utilisé par Dieu pour la paix. Leur vocation, leur lumière, était pratiquement éteinte, invisible.

C'est dans ce monde-là que Jésus a vécu, et c'est dans ce monde-là qu'il va œuvrer. C'est que Jésus n'avait pas perdu de vue la vocation d'Israël. Au contraire, se comprenant comme son Messie, comme son roi attendu, Jésus va se faire le prophète d'une nouvelle manière d'être le peuple de Dieu. Il va annoncer une nouvelle ère, le Royaume de Dieu présent en sa personne et à travers son ministère. Mais plus encore, Jésus va représenter Israël. En tant que Messie, Jésus agit pour son peuple, faisant pour Israël ce qu'Israël ne pouvait pas faire lui-même. Jésus prend sur lui la vocation d'Israël afin d'accomplir ce que Dieu désirait pour sa création : la réconciliation et la paix. Mais comment ?

IV. La violence dans l'enseignement de Jésus

Jésus, dans l'imaginaire populaire, est souvent très beau, blond, et surtout très doux, gentil, calme, posé. C'est, par exemple, ce Jésus qui enseigne de donner l'autre joue quand on se fait frapper. Selon cet imaginaire, Jésus serait celui qui, face à la violence, enseignait la passivité, l'acceptation patiente. Mais cette image ne pourrait être plus fausse. Ce n'est pas que Jésus était, à l'inverse, quelqu'un de violent. Non, pas du tout. Mais Jésus ne fut jamais passif face à la violence. Il n'est jamais décrit comme quelqu'un choisissant d'ignorer, ou plus encore, d'accepter ou de se soumettre à la violence. Non, que ce soit à travers ses actes ou à travers ses paroles, Jésus dénonce fermement la violence. Il la rejette, la confronte, l'anéantit. Il n'y a rien de passif dans son attitude – Jésus est activement impliqué dans un combat contre la violence, mais un combat qu'il entendait bien évidemment mener de manière non conventionnelle. On pourrait parler, pour décrire son attitude, de « non-violence militante ».

Comment Jésus a-t-il fait cela, concrètement, pendant son ministère ? En enseignant une manière alternative de vivre dans un monde violent, une nouvelle éthique, une éthique d'amour et de paix en opposition totale à la culture de violence de l'époque. C'était une éthique qui pourrait permettre au peuple d'être réellement une lumière jaillissant des ténèbres. Cette éthique, l'éthique du Royaume, nous en trouvons un condensé dans le sermon sur la montagne, en Matthieu. Écoutez-en un extrait :

³⁸Vous avez entendu qu'il a été dit: oeil pour oeil, et dent pour dent. ³⁹Mais moi, je vous dis de ne pas vous opposer au mauvais. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tend-lui aussi l'autre. ⁴⁰Si quelqu'un veut te faire un procès pour te prendre ta tunique, laisse-lui aussi ton vêtement. ⁴¹Si quelqu'un te réquisitionne pour faire un mille, fais-en deux avec lui. ⁴²Donne à celui qui te demande et ne te détourne pas de celui qui veut t'emprunter quelque chose. ⁴³Vous avez entendu qu'il a été dit: Tu aimeras ton prochain, et tu détestera ton ennemi. ⁴⁴Mais moi, je vous dis: Aimez vos ennemis, et priez pour ceux qui vous persécutent.

Cette éthique du Royaume, comme je le disais, est souvent très mal comprise. Pour commencer, il y a un gros problème de traduction au tout début de ce passage, quand Jésus annonce : « moi, je vous dis de ne pas vous *opposer* au mauvais ». Certaines traductions ont

aussi : « moi je vous dis de ne pas *résister* au mal ». Mais le verbe grec est *antistenai*, et c'est un verbe qui est souvent utilisé dans la Septante pour parler d'oppositions guerrières. L'idée derrière ce verbe est donc effectivement celle de la résistance ou de l'opposition, mais l'opposition et la résistance *violente*, armée. Ainsi, Jésus ne dit pas tant qu'il serait malencontreux de résister au mal, ou de s'opposer au mauvais. Non, bien plutôt, Jésus enseigne de ne pas « réagir violemment au mal », de ne pas combattre le mal par la violence. Jésus n'appelle donc pas à la passivité, il interdit plutôt la violence revancharde, ce qui n'est pas pareil du tout. Très bien, mais à quoi cela ressemble-t-il en pratique ?

Jésus donne plusieurs exemples dans ce passage, des exemples qui, quand ils sont correctement compris, sont lourds de sens et d'implications². « *Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends lui aussi l'autre* ». Jésus mentionne ici la joue *droite*. Pourquoi ? Comment pensez-vous qu'il est possible de frapper quelqu'un sur la joue droite ? À l'époque (et toujours, au Moyen-Orient), la main gauche ne pouvait être utilisée que pour des tâches, disons, impropres. C'est donc avec la main droite qu'on frappait quelqu'un. Mais pour frapper quelqu'un sur la joue droite avec la main droite, il n'y a qu'une solution : c'est de le frapper du revers de la main. Ce que cela veut dire, c'est qu'il n'est pas question ici d'une bagarre, mais d'une insulte. L'intention de celui qui frappe de la sorte est d'humilier. Frapper ainsi, c'est abaisser ou punir quelqu'un d'inférieur. Les maîtres frappaient de la sorte leurs esclaves. Les maris leurs femmes ou leurs enfants. Les Romains frappaient ainsi les Juifs. Il est donc ici question de *l'humiliation d'un inférieur par son supérieur*. Et dans ce cas, la revanche violente ne pourrait être considérée que comme suicidaire. La seule réponse possible, ou en tout cas la seule réponse attendue, était la soumission. Mais Jésus, lui, ne va pas dans ce sens. En proposant de tendre l'autre joue, Jésus montre qu'il est possible de s'opposer à la violence subie sans pour autant infliger la violence à son tour. Tendre l'autre joue, c'est cela. C'est dire à l'agresseur : « Essaie encore. Ta première frappe n'a pas réussi à m'humilier parce que je te refuse le droit de m'humilier. Je suis un être humain comme toi. Essaie donc encore, si tu le veux, sur l'autre joue. » Une telle réponse créerait à n'en pas douter une grande difficulté pour l'agresseur. De manière très pratique, il ne peut pas frapper de nouveau du revers de la main, parce que le nez se trouve sur le chemin. Et s'il frappe avec le point, il traite alors sa victime comme son égale. Il ne peut rien faire. Il vient d'être forcé, contre son gré, de regarder sa victime, son subordonné, comme un être humain, comme son égal. L'opresseur vient d'être dénudé de sa puissance humiliatrice et déshumanisante. Il n'y a donc rien de passif dans la réaction proposée par Jésus. Non, c'est un acte non-violent de défiance.

Dans le second exemple, Jésus va dans le même sens. Il imagine une scène tout à fait probable, dans un tribunal, où quelqu'un fait un procès à un autre pour prendre sa tunique. Qui ferait cela et dans quelles circonstances ? En Deutéronome 24.10-13, 17, nous voyons que la Loi pourvoyait à la protection des plus pauvres parmi le peuple d'Israël, si bien qu'une personne ne pouvait jamais demander à ce que le vêtement de quelqu'un d'autre lui soit donné en gage, pour combler une dette par exemple. Pourquoi un tel interdit ? Tout simplement parce que quand on en est arrivé à donner son propre vêtement en gage, c'est que l'on a rien d'autre à donner. La Loi protégeait donc les plus pauvres. On ne pourrait jamais leur retirer leur dernière possession. Ici, pourtant, Jésus imagine une telle scène, une scène qui n'était d'ailleurs pas si difficile à imaginer. La dette était un problème croissant en Palestine au premier siècle. Le système d'oppression organisé par l'Empire Romain était ainsi fait que bien des personnes se retrouvaient endettées jusqu'au cou, ne pouvant jamais sans sortir. Pour pouvoir eux-mêmes payer leurs dettes, il fallait qu'ils assujettissent d'autres personnes, encore moins fortunées qu'eux. En tout cas, Jésus imagine ici que quelqu'un avait prêté de

² Cette compréhension me vient de Walter Wink, *Jesus and Non Violence: a Third Way* (Minneapolis, MN, Fortress, 2003), p. 9-28.

l'argent à une personne très pauvre, et, puisque l'argent ne lui était pas rendu, il poursuivait cette personne en justice pour qu'au moins une tunique lui soit donnée comme remboursement de la dette. Mais alors pourquoi Jésus encourage-t-il l'endetté à donner non seulement sa tunique, mais aussi son vêtement ? Je crois que Jésus est en train de dire ici que l'endetté, en donnant son vêtement, se déshabille complètement, se mette à nu devant la cour de justice, et qu'il donne tout ce qui lui reste à son créancier. Imaginez la tête de ce dernier. Alors qu'il était prêt à prendre les dernières possessions de cet homme, le voilà qui se retrouve avec une tunique et un vêtement, les yeux écarquillés, très probablement embarrassé devant cet homme nu, voyant ainsi les conséquences absurde de sa poursuit en justice. Par un tel acte, la situation s'est complètement retournée ! Alors que tout était contre lui, l'homme endetté a refusé d'être humilié davantage. Il a protesté contre ce système qui l'avait laissé en arriver là. Il a dit « vous voulez ma tunique ? Eh bien prenez le reste aussi. Maintenant vous avez tout, êtes-vous satisfaits ? » Plus encore, il faut comprendre que la nudité était taboue à l'époque, une honte. Mais pas une honte pour la personne dénudée. Non, une honte pour celles et ceux qui étaient confrontés à sa nudité. Ainsi, en agissant de la sorte, en faisant en quelque sorte le clown, la personne endettée s'élève contre la violence d'un système socioéconomique injuste, forçant du même coup ceux qui y prennent part à se remettre en question.

Enfin, le troisième exemple proposé par Jésus va dans le même sens. Jésus utilise ici une pratique courante de son temps, une pratique qui était censée limiter le travail forcé dans l'empire romain. Les soldats (et rappelez-vous que les soldats envoyés en Judée en temps de paix n'étaient pas des plus commodes, ils étaient souvent en assez mauvais état, mal payés, et de mauvaise humeur), bref, les soldats étaient autorisés à réquisitionner des gens sur le bord de la route pour porter leurs affaires. Mais jamais plus d'un mille. Forcer des civiles à aller plus loin était d'ailleurs puni sévèrement par la loi militaire. Rome faisait cela pour limiter le plus possible la colère des gens dans les régions occupées, tout en gardant son armée mobile. Mais cette pratique, malgré ses limitations, était un rappel de plus pour la population locale qu'elle était bien sujette à l'empire romain et à sa puissante armée. Alors, là encore, Jésus ne propose pas la révolte violente, mais pas non plus la passivité. On pourrait croire que Jésus propose ici la collaboration avec l'ennemi, mais ce n'est pas ça non plus. Non, ici encore, il est question pour la personne opprimée de reprendre l'initiative, de réaffirmer sa dignité. Imaginez, en effet, que vous arriviez à une borne indiquant que vous avez parcouru le mille en question, et que là, vous disiez au soldat : « allez, je marche un mille de plus avec ton sac ». Le soldat s'inquiéterait, il ne saurait que penser : « Est-ce qu'il me provoque ? Est-ce qu'il se moque de ma force ? Est-ce qu'il essaie de me ruser ? Va-t-il porter plainte contre moi une fois arrivé à la seconde mille ? » Vous voyez, là encore, d'une situation de servitude, vous vous retrouvez dans une situation tout autre, où l'opresseur est déséquilibré, obligé de réfléchir très vite. Son sentiment de supériorité ne lui est plus d'aucune utilité, et le voilà obligé de vous supplier : « allez, s'il te plaît, rends-moi mon sac ou je vais avoir des ennuis ». L'ironie d'une telle scène aurait été bien comprise par les auditeurs de Jésus.

Voilà, à travers ces trois exemples, nous découvrons un Jésus assez loin de l'imaginaire populaire. Ce n'est pas un Jésus docile et gentil. Non, c'est un prophète qui enseigne la résistance non-violente, qui encourage un pacifisme militant. Jésus appelle à la créativité dans l'opposition à la violence. Il montre qu'au-delà de la passivité et de la contre violence, une autre voie est possible : la voie de l'amour. En effet, dans les exemples qu'il vient de donner, la résistance que propose Jésus n'est jamais résistance humiliante, ce n'est pas une tactique de revanche non plus. Non, c'est bien une résistance empli d'amour pour l'agresseur. C'est une résistance qui, à travers des actes lourds de sens, sert l'opresseur, lui permet de se remettre en question, de voir l'absurdité de sa violence, et éventuellement de changer de voie. Alors certes, cet amour-là n'est pas un « amour sentimentaliste » plein de bons sentiments. Non, il

ne faut pas confondre l'amour et les bons sentiments. Aimer, ce n'est pas forcément être sympathique et doux. C'est par amour que Jésus confronte la violence des agresseurs, et ceci signifie qu'il peut avoir des paroles dures, des paroles de remises en questions, des paroles déstabilisantes pour eux. Mais des paroles qui recherchent leur bien.

Ce qui est extraordinaire, c'est que Jésus n'a pas simplement enseigné cette éthique comme un idéal inatteignable. Non, cette éthique, Jésus l'a lui-même mise en pratique tout au long de son ministère. En parcourant la Galilée et la Judée, il a pleinement illustré les principes de ce Royaume. Jésus déstabilisait ceux qui pensaient avoir le pouvoir. Il touchait et guérissait les « impurs ». Il dînait avec les « pécheurs » comme les prostituées ou les péagers. Il valorisait les pauvres, les petits. Il parlait avec les hérétiques comme les Samaritains. À l'inverse de la violence sociale dont toutes ces personnes étaient victimes, Jésus servait, confrontait la violence sociétale qui l'entourait, et il donnait l'amour et la paix à ceux qui étaient opprimés. En cela aussi, il envoyait un message clair et net aux oppresseurs, aux dirigeants et aux responsables de son temps : leurs œuvres étaient une perversion de justice, une perversion de leur vocation divine. Ce message aussi était un message d'amour. Il est encore temps de changer de voie, disait Jésus, d'abandonner vos ambitions de pouvoir et de puissance par la violence.

V. La violence et la croix

1. Une mort subie

Mais en proposant une nouvelle éthique, l'éthique du Royaume, Jésus ne pouvait que déranger. Et Jésus dérangeait ô combien ! En remettant en question les rapports de forces et l'injustice qui s'étaient implantés en Israël, Jésus se mettait en danger. Le fait est que les leaders religieux n'avaient pas envie d'entendre qu'ils véhiculaient la haine plutôt que l'amour. Les zélotes n'avaient pas envie d'entendre qu'ils se trompaient en cherchant à combattre l'oppression romaine par la violence. Les leaders politiques n'avaient pas envie de voir un trouble fête leur attirer des ennuis. Alors à cause de l'éthique que Jésus prônait et pratiquait, à cause des remises en question qu'il avançait, comme bien d'autres prophètes avant lui, il a été mis à mort. Oui, lui qui avait montré, en parole et en acte, l'idéal de l'amour du prochain et de la paix, fut haï et conduit à l'abattoir. Lui qui condamnait la violence, la violence l'a rattrapé. Parce qu'il mettait le doigt là où ça fait mal, il a reçu des coups. Son éthique d'amour et de non-violence l'a conduit à la croix, parce que toutes les puissances malveillantes et toutes les violences de cette société se sont retournées contre lui. Dans les évangiles, le récit de la mort de Jésus est raconté de telle manière que celle-ci est le moment où la violence, sous toutes ses formes, semble s'être concentrée sur lui pour atteindre son paroxysme, odieux, inacceptable et tragique. Sa mort est le résultat d'actions religieuses et politiques violentes, d'actions d'hommes et de femmes remplies de haine à son égard, et bien sûr de forces cosmiques mauvaises et accusatrices se tenant en toile de fond. Alors, un petit peu à la manière avec laquelle le système sacrificiel fonctionnait dans l'Ancien Testament, Jésus a été choisi par des hommes et des femmes pour être celui sur qui leur violence se concentrerait. Ils ont sacrifié Jésus, et ils l'ont jeté hors du camp (hors de Jérusalem) comme pour montrer, sans que cela soit leur intention, qu'ils voulaient canaliser leur propre violence. On pourrait dire que la mort de Jésus représente la violence sacrificielle portée à son paroxysme. À la croix, Jésus est la victime suprême de la violence.

2. Une mort volontaire et assumée

Sa mort, Jésus l'a subie, c'est sûr. Mais les évangiles montrent aussi que Jésus l'a acceptée, assumée. Telle était sa vocation, sa mission de fils de Dieu, de Messie d'Israël. Les évangiles montrent en effet que Jésus avait fait d'un passage bien connu de l'Ancien Testament le thème de son ministère. Ce passage, Ésaïe 53, est un peu long, mais je ne peux parler de la vocation de Jésus en rapport avec la violence sans lire ce texte:

¹Qui a cru à ce qui nous était annoncé ? Qui a reconnu le bras de l'Éternel ? ²Il s'est élevé devant lui comme une faible plante, comme un rejeton qui sort d'une terre desséchée ; il n'avait ni beauté, ni éclat pour attirer nos regards, et son aspect n'avait rien pour nous plaire. ³Méprisé et abandonné des hommes, homme de douleur et habitué à la souffrance, semblable à celui dont on détourne le visage, nous l'avons dédaigné, nous n'avons fait de lui aucun cas. ⁴Cependant, ce sont nos souffrances qu'il a portées, c'est de nos douleurs qu'il s'est chargé ; et nous l'avons considéré comme puni, frappé de Dieu, et humilié. ⁵Mais il était blessé pour nos péchés, brisé pour nos iniquités ; le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui, et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris. ⁶Nous étions tous errants comme des brebis, chacun suivait sa propre voie ; et l'Éternel a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous. ⁷Il a été maltraité et opprimé, et il n'a point ouvert la bouche, semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie, à une brebis muette devant ceux qui la tondent ; il n'a point ouvert la bouche. ⁸Il a été enlevé par l'angoisse et le châtiment ; et parmi ceux de sa génération, qui a cru qu'il était retranché de la terre des vivants et frappé pour les péchés de mon peuple ? ⁹On a mis son sépulcre parmi les méchants, son tombeau avec le riche, quoiqu'il n'eût point commis de violence et qu'il n'y eût point de fraude dans sa bouche. ¹⁰Il a plu à l'Éternel de le briser par la souffrance...

Bien des historiens reconnaissent aujourd'hui que Jésus a effectivement pris sur lui cette section tout entière du livre du prophète Ésaïe pour en faire sa vocation. Il serait celui qui représenterait Israël et qui mourrait en portant sur lui l'iniquité de son peuple. Mais plus encore, en représentant Israël, Jésus prend également sur lui la vocation d'Israël, celle que le peuple était incapable de réaliser. En mourant sur une croix, accomplit la vocation d'Israël. Là, sur la croix, le représentant d'Israël réalise ce qu'Israël n'aurait jamais pu réaliser lui-même. Au mont Golgotha, à la vue de tous, il est la lumière, il est le témoignage qu'Israël devait être envers les nations. Sa croix, cette violence subie, était le moyen choisi par Dieu pour révéler son amour et sa grâce envers Israël et toutes les nations de la terre. Jésus avait compris, et accepté cela. Jésus savait que Dieu voulait accomplir de cette manière son plan de salut, de paix et de réconciliation pour toute sa création. C'est donc volontairement que Jésus s'est donné à la croix.

3. Une mort efficace

Le don de sa personne était donc empreint d'espérance, pour Jésus. Jésus savait que sa mort accomplirait quelque chose, que ce ne serait pas une mort absurde, insensée. Il y a d'ailleurs un autre passage de l'Ancien Testament que Jésus aimait utiliser et qui montre que, si la mort de Jésus fut une mort subie et volontaire, c'était une mort qui serait efficace, qui révélerait quelque chose de neuf sur Dieu et sur son royaume. Ce passage, qui se trouve en toile de fond de la compréhension que Jésus se faisait de sa mort, se trouve dans le livre du prophète Daniel, au chapitre 7.

Ce chapitre est une vision, un rêve, qu'a eu Daniel, la vision de quatre bêtes énormes. Ces bêtes, notamment la dernière, sont toutes décrites comme violentes, arrogantes, sanguinaires, utilisant leur puissance pour tuer, massacrer. Celles-ci représentent très certainement des

empires, des systèmes d'oppression tout puissants. Mais dans la vision de Daniel se trouve, en plus des bêtes, un vieillard, assis sur son trône. Ce vieillard n'est autre que Dieu lui-même, entouré de milliers d'êtres qui le servent, ainsi que des juges qui ouvrent leurs livres et qui sont prêts à rendre un jugement. Daniel propose donc une vision d'un grand procès, lors duquel les bêtes sanguinaires vont être jugées par Dieu. Voici ce que nous lisons à partir de ce moment-là (v. 11-14):

Je regardais alors, à cause des paroles arrogantes que prononçait la corne (la quatrième bête): et, tandis que je regardais, la bête fut tuée ; son corps périt et fut livré au feu pour y être brûlé. Les autres bêtes furent dépouillées de leur puissance, mais une prolongation de vie leur fut accordée pour un temps déterminé. Dans mes visions nocturnes, je vis alors arriver avec les nuées du ciel, quelqu'un qui ressemblait à un être humain ; il s'avança vers le vieillard, et on le fit approcher de lui. On lui donna la domination, l'honneur et la royauté, tous les peuples, les nations et les langues se mirent à le servir. Sa domination durera pour toujours, elle ne passera pas, et son royaume ne sera jamais détruit.

Ce texte est lui aussi tout à fait central dans la pensée et l'espérance de Jésus. Oui, Jésus a interprété ce passage comme se référant à lui. Dans sa pensée, il est « celui qui ressemblait à un être humain » et à qui tout honneur et autorité sont donnés. Jésus est allé vers sa mort avec cette image, cette espérance à l'esprit (il fait d'ailleurs mention de ce texte lors de son procès). Il savait que la violence et l'arrogance des bêtes se déchaîneraient contre lui, qu'il mourrait sous leurs mains, mais il savait aussi qu'à la fin de l'histoire, c'est lui qui serait vainqueur. Jésus savait que Dieu le justifierait, en lui donnant autorité, domination et royauté à tout jamais. Jésus est donc allé vers sa mort étant convaincu que c'est par la faiblesse de cette croix que le mal, la violence et les puissances d'oppressions seraient vaincues. Pour Jésus, la croix marquerait alors non son échec, non l'échec de Dieu, mais l'échec de la violence elle-même. La croix serait la victoire de Dieu sur la violence. La croix serait la victoire de l'amour, du don de soi, élevés par Dieu en principes suprêmes. La violence n'a pas eu le dernier mot. La violence n'aura plus jamais le dernier mot. L'amour, le don de soi, ont vaincu la violence.

VI. La croix comme principe de vie

En mourant sur une croix, et en étant justifié par Dieu à travers sa résurrection, Jésus a donc vaincu la violence. La croix est devenue l'image ultime de la puissance générée par la faiblesse, par le don de soi et par l'amour. À travers la croix, Jésus déclare que l'humanité est maintenant libre de résister à tout ce qui se place devant elle comme absolu. Jésus a vaincu les puissances de la mort et de la violence. Comme le dira plus tard l'apôtre Paul (Col. 2.15), Christ les a dépouillées, les emmenant dans son triomphe. La Bible enseigne que l'humanité n'a plus besoin de se soumettre à la violence, à l'oppression, à la mort. Jésus les a vaincues. C'est là une déclaration immense que fait le Christianisme. C'est une bonne nouvelle, un évangile que nous ne pouvons prendre à la légère.

Et pourtant, c'est vrai que bien des personnes pourraient être amenées à le relativiser, voire à le rejeter, cet évangile. Comme je le mentionnais au début de mon exposé, la violence est toujours présente dans notre monde. Nous le savons, nous le voyons, nous l'expérimentons jour après jour. Alors, de quelle bonne nouvelle, de quelle victoire parlons-nous ici ? Quelle est cette victoire qui laisse le monde dans le même état que pendant la guerre ? Si toutes ces violences continuent, ont-elles vraiment été vaincues ? La question est plus que légitime, mais vous ne serez pas surpris si je vous dis que la Bible elle-même y répond. Dans ses pages, et notamment dans le Nouveau Testament, une distinction très importante est faite entre la

victoire initiale de Jésus-Christ sur la croix, l'application de cette victoire dans le monde, et la victoire finale et définitive de Jésus, à la fin de l'histoire, lors de son retour. Nous vivons aujourd'hui encore au cœur de ce que les théologiens appellent « le déjà et le pas encore » : le déjà de la victoire initiale de Christ, et le pas encore de sa victoire finale. Ainsi, malgré la croix, oui, la souffrance, la violence et la mort sont toujours présentes. Mais sur la base de la croix, le Christianisme regarde vers l'avenir avec l'espérance, avec la certitude que la victoire initiale de Christ sur la croix constitue les arrhes d'une victoire finale et définitive. À ce moment-là, oui, la violence sera définitivement balayée, évacuée, éradiquée de la création de Dieu. C'est là l'espérance chrétienne. Ces deux temps, celui de la victoire initiale et celui de la victoire finale, pourvoient donc une base théologique à la vocation chrétienne : c'est ce qui lui donne son entrain, son désir de mettre en application la victoire de Christ dans le monde.

La victoire de Jésus sur la croix est un petit peu comme le débarquement des forces alliées lors de D-Day. Une fois débarqués, les alliés avaient déjà, quelque part, gagné la guerre. Mais les combats ont continué. Il fallait encore que les alliés mettent en application cette victoire jusqu'à la capitulation totale et finale de l'Allemagne Nazie. Il en va de même pour l'humanité, sauf qu'à la suite de la victoire initiale de Christ, elle est appelée à être des instruments de paix et d'amour, non des instruments de guerre et de violence. Nous sommes appelés à appliquer la victoire de Christ sur la violence, en prenant sa suite sur la voie qu'il a lui-même emprunté : la voie de l'amour et du don de soi. La voie du Royaume de Dieu, la voie qui, sur la croix, a déjà montré sa supériorité sur la violence.

Imiter Christ et appliquer cette éthique aujourd'hui n'est pas chose aisée, vous le savez. Tous, nous continuons nous-même à batailler contre notre propre violence, et nous sommes confrontés jour après jour à la violence dans notre société. Christ invite ceux qui veulent l'entendre, à le suivre sur le chemin du Royaume. Il invite à présenter l'autre joue, à aimer nos ennemis, à combattre l'injustice en étant des instruments de paix et d'amour autour de nous. Il invite à bénir plutôt qu'à maudire. Il invite à être créatifs dans notre opposition non-violente à la violence. Il nous invite à rechercher le bien de l'opresseur en lui rappelant que ses agissements sont voués à l'échec. Rien d'aisé en tout cela, mais une telle libération quand c'est mis en pratique.

Comment terminer mon exposé sans vous donner quelques exemples de personnes qui ont réussi à mettre en application de cet enseignement de Christ ? Il est bien évident que les chrétiens n'ont pas toujours été très bons (c'est un euphémisme) dans ce domaine, et cette situation est ahurissante, paradoxale, dramatique. Le message de Jésus-Christ fut tellement radical que ceux qui s'y réclament depuis 2000 ans n'arrivent que rarement à le suivre. Mais des exemples très positifs existent tout de même – et il en existe même beaucoup. Certains sont très connus. Pensez, par exemple, à Martin Luther King, Jr. et au mouvement non-violent qu'il a conduit aux Etats-Unis. Pensez à la créativité de ces noirs qui, à Montgomery, AL, qui ont fait la grève du bus pour protester contre les humiliations journalières dont ils étaient l'objet. Et puis, pensez au réseau « Church and Peace », qui envoie régulièrement des groupes de personnes à Hébron, dans une des régions les plus violentes du monde. Là, ils sont engagés activement dans la non-violence active, simplement en prenant des photos. Leur présence constante et leur activité photographique obligent les gardes des check points à faire très attention à ce qu'ils font. Et puis, plus près de chez nous, à Pierrefonds, pensez à « La Clairière » qui accueille depuis tant d'années des enfants en difficulté, laissés pour compte dans notre société, blessés par la violence de la vie. L'amour, le don de gens comme les Geoffriau et de ceux qui ont pris leur suite, auront été autant de mises en applications de la victoire de Christ sur la violence. Contre la violence, la voie du Royaume est ouverte, empruntable. C'est Jésus qui l'a frayée, et il invite chacun à sa suite.